

Pour non-liseurs

Volume 28, Number 4 (166), August 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31059ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(1986). Pour non-liseurs. *Liberté*, 28(4), 118–127.

POUR NON-LISEURS

DANIEL ARCHAMBAULT
RÉJEAN BEAUDOIN
FRANÇOIS HÉBERT
JEAN-PIERRE ISSENHUTH

Verdun, le 15 février 1986

Mme E. Bertil

1. *Voir Liberté* a/s *Liberté*¹
no 163.

Objet: travaux forcés dans les classes

J'ai toujours aimé le français par les textes, surtout ceux de Jean-Paul Sartre, de Sollers et du cardinal Villeneuve. C'est dans le but de perpétuer notre culture que je vous retourne mon devoir. J'ose espérer que j'aurai une bonne note². Sur ce, que Dieu soit avec vous et votre libraire.

2. 21/20
(E.B.).

Daniel Archambault

PS: papa me demande de vous signaler que ma contribution financière à vos œuvres sera proportionnelle³ à la note reçue.

3. *Inversement, ou directement proportionnelle?* (E.B.)

Réponses aux travaux forcés:

- 1 Chez monsieur Choquette à Outremont.
- 2 Le caporal Goulet, grand lecteur des œuvres de Roger Lemelin, s'est réfugié dans une communauté religieuse. De drôles de songes l'habitent à la tombée de la nuit et il est à prévoir qu'il quittera bientôt le cloître pour finalement devenir animateur de radio à Sherbrooke.
- 3 L'abbé Desjardins est un ex-syndicaliste qui a délaissé la plomberie pour la métaphysique. Ce qui

est du pareil au même sans l'être comme tel; Mouné est la sœur de Moe Drabowski, ex-lanceur de relève des Red Sox de Boston;

Yvan Prénatal est le rappel freudien d'une fausse couche. Laquelle? Cela reste encore à déterminer; Mr Choquette est, entre autres, le mari légal de Mme Choquette qui, elle, s'occupe d'œuvres de charité, tout en siégeant un peu partout en autant que le siège soit digne de son époux.

- 4 On dit «comme telle» quand on ne désire pas alléguer qu'une chose ou une personne est «comme ci» ou «comme ça».
- 5 Je suis grand et si j'avais des enfants, je ne leur donnerais pas de nom. C'est pas poli de crier des noms aux gens.
- 6 Mon éducation catholique me l'interdit. Le dernier Concile a condamné tout «branlage» de «vécu».
- 7 Ils accepteraient si vous vous engagiez à «parler» uniquement de la «belle littérature». Ce qu'ils entendent par «belle littérature» reste à éclaircir.
- 8 Murphy fut le premier Grec à ne pas se lancer dans la restauration. Il a fait fortune dans les somnifères. Dans ses temps libres, il anime une émission de radio à CBF-FM, tous les soirs vers vingt-trois heures.
- 9 C'est la première Québécoise d'expression française à voir son nom inscrit dans le Guinness. C'est aussi la dernière des Mohicanes.
- 10 A. Gold & Sons.

T. Carmi

Qui est T. Carmi? Jusqu'à ce soir, je l'ignorais. Il a pourtant 60 ans. Né à New York, de parents parlant l'hébreu, il s'établit en Israël en 1947. Il enseigne à Oxford, à Stanford University, à Jérusalem. Auteur de dix volumes de poésie, traducteur en hébreu de pièces de Shakespeare, il publie en 1981 une anthologie volumineuse: *The Penguin Book of Hebrew Verse*. J'apprends tout cela dans les articles qui lui sont consacrés par le no 166 du *Courrier du centre*

international d'études poétiques (Bruxelles, 1985). La revue présente une entrevue de l'auteur et quinze poèmes traduits par Liliane Atlan. Quinze poèmes faits pour occuper la mémoire, plutôt que les critiques. La mémoire s'ouvre instantanément à leur vérité, elle y entre comme chez elle. Pourquoi? On dirait que plusieurs d'entre eux existent depuis toujours, n'ont été écrits par personne, et il me semble que je sais déjà presque par cœur *Le Voisin*, *La jeune fille dans la penderie*, *Souvenir brusque*, *Devant la pierre des égarés*:

Ce que je n'ai pas perdu

je le cherche (...)

— *Excusez-moi.*

Je vous ai dérangés pour rien. (...)

Comme cela est loin de toutes ces pages que je m'oblige à lire et qui cherchent à me convaincre, à qui mieux mieux et par tous les moyens, que leurs auteurs n'ont rien à dire, sinon des phrases qui leur fassent un nom au sujet duquel personne ne puisse jamais déclarer: «Jusqu'à ce soir, je l'ignorais»!

J.-P.I.

Découvrir le découvreur

Hommes effarables et bestes sauvages, de François-Marc Gagnon et Denise Petel (Boréal, 1986; 237 pages), est un exemple de savoir intelligemment vulgarisé, une infusion de sang neuf dans le corps d'un texte fondateur (les récits de voyages de Jacques Cartier) et un album d'images qui charme l'œil en ne le distrayant pas de sa lecture. L'approche toujours sobre des auteurs concilie l'exactitude des connaissances et la largesse des hypothèses, le tout servi par une édition souple qui réunit la commodité de la consultation à la rigueur d'un exposé scientifique, sans négliger non plus le plus vif «plaisir du texte». Le livre fourmille de réponses curieuses débouchant sur des questions plus nombreuses encore et toujours stimulantes. Le regard posé par le colonisateur malouin sur le nouveau monde s'en trouve expliqué, approfondi, élargi jusqu'à devenir une sorte de pont jeté

entre l'Europe des «renaissants» et l'Amérique «préconçue». Le capitaine explorateur a bien observé ce qu'il a vu de Terre-Neuve à Hochelaga, il en a consigné les détails dans son journal de bord, mais il l'a fait forcément en homme de son temps, selon les schèmes communs à l'Europe de François 1^{er}. Gagnon et Petel en proposent une relecture qui s'efforce de cerner la rencontre du sujet et de l'objet dans le texte de Cartier: de quoi parle-t-on et qui en parle? Ce qui convoque aussitôt, autour des mots du voyageur, la zoologie, l'archéologie, l'ethnographie, le bestiaire, la cartographie et la mythologie. L'entreprise au total a valeur de réflexion sur les préalables du savoir contre les données de l'expérience.

Cartier décrit des terres, des eaux, des hommes et des bêtes, mais plus que les objets qu'il voit, imagine ou veut faire voir, ce sont les mots qu'il emploie et, à un autre niveau, l'iconographie de ceux qui les illustrent, qui nous informent. L'univers mental du navigateur du XVI^e siècle, voilà pour nous la véritable odyssée. L'un des aspects les plus féconds de l'enquête consiste à mettre à contribution la riche illustration des cartes de l'époque. Les cartographies puisaient leurs informations à différentes sources dont certaines remontaient à la tradition des voyages de Marco Polo, mais il s'agissait évidemment pour les contemporains de Cartier d'y intégrer le produit des récentes explorations outre-Atlantique. Il faut donc se souvenir que Cartier, comme ses prédécesseurs, cherchait avant tout le passage à l'Ouest vers la Chine. C'est ainsi que s'explique la présence des licornes à côté des ours, au royaume du Saguenay, sur certaines cartes, la licorne appartenant au bestiaire de l'Asie telle que rêvée par l'Europe médiévale. Cartier lui-même interprète selon une tradition qui remonte à Homère la description de certaines tribus dont il entend parler par ses premiers informateurs autochtones de la région de Québec et il parle donc des Pygmées parmi les peuplades censées figurer au nombre de celles qu'il énumère sur le nouveau continent. Les cartographes l'illustrent d'après la scène mytholo-

gique du combat des Pygmées contre les grues qu'on retrouve chez Pline. Cartier confond constamment des espèces (animales ou végétales) avec leur plus proche équivalent européen, il se méprend souvent sur les comportements des Indiens qu'il observe, ignorant leurs rituels. Le rétablissement de toutes ces «erreurs» nous en dit long sur ses propres valeurs culturelles. Il est plaisant de découvrir un découvreur!

R.B.

Un homme intéressant

Un professeur universitaire de mathématiques devient laboureur et berger. Jusque-là, rien de très surprenant. Ce qui surprend davantage, c'est, d'une part, que cet homme soit devenu aussi bon laboureur et berger que professeur universitaire, et d'autre part, qu'il le soit devenu sans cesser de penser, et qu'il ait même trouvé, au sein d'une activité harassante, la possibilité de penser plus librement et plus profondément. Penseur d'intérieur, il est devenu penseur de plein vent, comme on dit «arbre de plein vent», pour désigner un arbre qui pousse isolé, sans abri. Thérèse de Scott retrace l'itinéraire de cet homme dans son livre *Marcel Légaut, l'œuvre spirituelle* (Aubier, 1984). Au près des risques très existentiels courus par Marcel Légaut, l'audace littéraire, la témérité sur papier ne peuvent que faire sourire.

J.-P.I.

Ernesto Sabato

L'auteur du *Tunnel*, d'*Alejandra* et de *l'Ange des ténèbres* s'est fait prier de rassembler dans un livre des articles épars qu'il a publiés depuis une trentaine d'années: cela donne *L'écrivain et la catastrophe* (Seuil, 1986). Cela donne ce que cela donne: une suite assez hétéroclite de réflexions parfois banales et répétitives sur l'art, les idéologies, l'histoire, les mathématiques, le monde actuel. Mais il y a d'heureux moments, quand par exemple Sabato parle des «deux Borges» ou de «Vinci, cet inconnu», qui valent, comme on dit, le déplacement. La catastrophe, dit

Sabato, c'est le «nouveau chaos» résultant de l'écroulement de la civilisation bourgeoise et rationaliste; l'art abstrait en résulte et Sabato le déplore, érigeant en valeur opposée *le concret*. Unique et incernable, la vie n'est pas moins mystérieuse maintenant qu'à l'époque des cavernes. Finies les folies: Science, Histoire, Progrès, Economie et autres abstractions, allez vous rhabiller! Dans ce réquisitoire tous azimuts, le roman se tire assez bien d'affaire: il permet encore à l'homme de revendiquer contre la théorie, par définition totalitaire, le droit à l'incarnation et à l'erreur; et contre la société, par définition grégaire, le droit à la solitude. Si ces idées sont maintenant à la mode, il faut reconnaître que Sabato les a eues avant les Sollers et Scarpetta qui brillent aujourd'hui à Lutèce. J'en reviens justement et il paraît que la *post-modernité* a déjà fait son temps. Ce serait désormais les beaux jours de l'*extrême-contemporain*. Je me dépêche de l'écrire avant que ne lui succède, je ne sais pas moi, la *pré-postérité* ou l'*éternité au quartz*.

F.H.

Hors des sentiers battus

Jean Prieur est un chercheur qui s'étonne de tout et que rien ne surprend. Dans son livre *Les témoins de l'invisible* (Livre de poche, 6804), il s'étonne que l'homme ne s'intéresse pas plus à son destin après la mort, mais cela ne le surprend pas. Pourquoi les solutions à courte vue et qui n'engagent qu'à très court terme ne seraient-elles pas privilégiées, là comme ailleurs? Il s'étonne qu'on s'en tienne au monisme ou au dualisme, comme si l'on ne pouvait compter jusqu'à trois, mais cela ne l'étonne pas non plus. Encore cette impossibilité endémique de voir loin et grand, chez un être humain tout rétréci. Il s'étonne que les témoignages de Pierre Monnier, de Roland de Jouvenel et de tant d'autres soient peu connus, mais cela non plus ne le surprend pas. A tout «pourquoi?», Jean Prieur substitue un «pourquoi pas?», et place le lecteur dans une perspective métaphysique ouverte et dynamique, qui n'est pas sans rapport avec les toutes dernières

hypothèses de la physique de l'univers. Disons simplement qu'il ouvre une fenêtre. Geste banal, tout à fait hors du commun dans sa banalité.

J.-P.I.

Le mieux est l'ennemi du bien

En dépit de la bonne volonté de son éditeur, Odette Legendre, je n'arrive vraiment pas à voir de quel intérêt peuvent être *Les Artistes de mon temps* d'Alfred Laliberté (Boréal, 1986; 308 pages). Le travail d'édition est non seulement impeccable, ce n'est pas assez dire, il est somptueux. La qualité de l'ouvrage serait exemplaire — de l'établissement du texte à l'illustration — si seulement les écrits de Laliberté supportaient la lecture, mais le grand artiste autodidacte maniait la plume laborieusement, pour le dire avec politesse. Je crois que dans ce cas précis, c'est la fidélité scrupuleuse de l'éditeur à un texte informe qui aura contribué à l'immolation d'un livre mort-né. Laliberté ne manque jamais de spontanéité, de sincérité, ni même d'une robuste roublardise et sa «chronique du milieu» ne manque certes pas de piquant. Mais fallait-il respecter ses lourdeurs et jusqu'à ses solécismes? Il eût fallu réécrire ou sacrifier de nombreuses pages. Très paradoxalement, la conscience professionnelle en arrive ici à desservir les objectifs qu'elle devrait garantir. Et nous avons des brouillons rehaussés de reproductions magnifiques sur papier glacé!

R.B.

Pourboire

Je me tourne vers le passé et commande un rafraîchissement. On m'apporte un film anodin: *Les amours du chevalier*, de W. Bolliger (1979). Un homme qui peint de bizarres tableaux s'aperçoit, après une vie sentimentale sans aboutissements, qu'il n'a jamais rien compris ni personne, comme si la tour de Babel s'était mise de la partie. Il s'en aperçoit et ne trépigne pas, ne déchire pas ses vêtements, ne mord pas, ne meurt pas, ne tombe même pas malade. Il

sourit. Curieuse histoire, et quel bon moment! Ne pas oublier le pourboire.

J.-P.I.

De la théorie à la pratique

Marie-Andrée Beudet étudie dans sa thèse, *L'Ironie de la forme* (CLF Pierre Tisseyre, 1986; 158 pages), l'avant-dernier roman d'André Langevin, *L'Élan d'Amérique*. L'analyse comporte deux parties, la première retraçant l'intertexte du livre, la seconde pratiquant une approche narratologique. Les deux volets fonctionnent comme s'ouvrant sur un «dehors» et un «dedans» de l'œuvre-charnière qui laisse ainsi jouer, dans sa structure, des références nombreuses aux écrits de Langevin, d'une part, et à l'ensemble du corpus littéraire québécois, d'autre part. C'est du moins ce que nous donne à lire le plan de l'ouvrage, sinon le corps de la démonstration. La lecture de Marie-Andrée Beudet ne manque pas de souffle, mais la netteté du projet se perd un peu en cours de route et on cherche parfois quelle question elle travaille à résoudre. On finit même par regretter que Langevin ne serve que de terrain de manœuvre à l'artillerie lourde d'une très belle méthodologie critique. Mais où veut-elle en venir au juste? Le mot «ironie», par exemple, qui tient la première place dans l'énoncé du titre, disparaît complètement du corps du texte pour refaire miraculeusement surface deux lignes avant la fin de la conclusion (curieusement intitulée postface). Des trois textes reproduits en annexes, aucun ne m'a paru vraiment utile à élucider le propos du livre, mais le premier brille d'une belle indiscretion (lettre de Beudet à Langevin). En somme, le lien est, souvent très ténu entre la sécheresse théorique des concepts invoqués et la lecture plutôt moite faite d'un roman déjà très étudié. C'est malheureusement l'écueil très ordinaire des épopées académiques qui s'empêtrent dans la voilure du bâtiment au point d'en oublier toute destination.

R.B.

La chute du fardeau de bois

Darwin avait un pot de fleurs sur son piano. Dans le pot, des vers de terre. Quand il jouait, les vers sortaient et se promenaient en frétilant. Il écrivit un livre sur ces mélomanes inattendus, sans qui la terre serait déserte. Serait déserte? Elle le sera peut-être bientôt. Les vers luttent pour garder le sol vivant et fécond; ils secrètent de la chaux de toutes leurs forces, conformément à leur mission, mais l'excès d'acidité les tue un peu plus tous les jours.

Tant qu'un nouvel outil donnait à l'homme un pouvoir que ses mains n'avaient pas, l'humanité était en croissance. La première fois que l'homme a confié à une machine un pouvoir qu'il avait déjà, pour multiplier ce pouvoir et accumuler des profits, le déclin a commencé. L'étape ultime de ce déclin, c'est la cession de la mémoire aux machines. L'humanité amnésique est au milieu des ordinateurs comme un cul-de-jatte dans un magasin de jambes articulées.

La perte de la mémoire est l'ultime perte. Le poème *La récolte*, qui parle d'un fardeau de bois à garder sur les épaules, montre qu'Hölderlin savait déjà cela. Peut-être aussi Van Gogh, quand il peignit les porteuses de fagots que l'on voit au Musée des Beaux-Arts de l'Ontario. Edward S. Curtis le savait-il aussi, qui photographia une Indienne Apsaroke avec son fagot dans la neige? Je ne peux voir ces deux images sans penser au poème *La récolte* et à l'amnésie.

J.-P.I.

Jean Simard

Il faut souligner (pour une fois) l'excellent travail éditorial des éditions Stanké à propos de la réédition dans la collection 10/10, dirigée par Roch Carrier, du petit livre de Jean Simard, *Félix*, qui causa tout un émoi chez les bien-pensants lors de sa parution en 1947. Ce roman d'apprentissage, que l'auteur dans sa postface assimile curieusement à des mémoires (retraite anticipée?), à l'accent poliment sarcastique, mérite d'être relu dans un pays d'eau trop prompt à changer les livres un peu voltairiens en pétards

mouillés. Il est vrai que le temps n'a pas épargné tout le vitriol de ce court récit; et que Simard souvent *fait des phrases*, que son esthétisme empêche la dynamite de projeter assez loin les roches, un peu comme un tapis de pneus. N'empêche: *Félix* annonce le meilleur livre de Simard, *les Sentiers de la nuit*. Et Jacques Ferron a dû sourire en lisant *Félix*, et Jacques Godbout aussi (il faudra que je le lui demande); et François Ricard a dû s'en souvenir, même s'il ne l'a pas lu (je n'en sais rien), quand il composait son *Incroyable Odyssée*. Il faut tenir compte de *Félix* si on s'intéresse à notre (mince) tradition ironique — et relire le numéro 163 de *Liberté!*

F.H.

Poésie et mémoire

Qui dit poésie de langue espagnole au XXème siècle dit Lorca, Jorge Guillen, Neruda, Aleixandre, Hernandez, Machado, Cernuda, Salinas, Borgès, Paz, Vallejo... Plus rarement, Jiménez, le prédécesseur. Je remonte pourtant à lui pour évaluer la dette des successeurs, grande dans bien des cas, et je trouve ces mots: «Pour juger les poètes, il y a une norme que je crois bonne: voir ceux de leurs poèmes dont on se souvient par cœur.» Ne retourne à la mémoire que la forme accomplie qui vient d'elle, et le même Jiménez, soucieux de l'empreinte laissée dans la mémoire, ne pouvait que l'être également de l'accomplissement de la forme. Il s'étonnait que le désir de perfection n'imprègne pas autant les arts que les sciences. Qu'entendait-il par accomplissement? Le moment où un poème, porté longtemps avec insatisfaction, oublié peut-être, revient sans même penser qu'il respire.

J.-P.I.